

Le mouvement psychanalytique (VI)

 *Le texte est la dernière partie d'une conférence présentée à l'occasion d'un forum qui s'est tenu à New-York sous ce titre général : Images and Ideas of the Twentieth Century. Les responsables m'avaient demandé de répondre aux questions suivantes : « Existe-t-il une technique de la psychanalyse ? Est-il vrai que cette technique consiste en un art de l'interprétation ? S'il y a bien une méthode psychanalytique, pouvez-vous la décrire, l'illustrer par quelque image, faire saisir à des non-initiés la parenté de cette méthode avec les modes de pensée produits par ce siècle ? » On trouvera les cinq premières parties de cet entretien dans les livraisons précédentes de Trans.*

Nous en venons maintenant à la répétition.

Bien qu'elle soit inhérente au déroulement de toute psychanalyse, bien qu'elle ait opéré et se soit manifesté à fond dès les premières cures, Freud, comme il le dit lui-même, mit vingt-cinq ans à la discerner. Certes, il en

avait relevé auparavant des indices ; il avait eu, à son propos, quelques éclairs. Mais il lui fallut un quart de siècle pour découvrir que la procédure analytique passe par la répétition, et pour mesurer la portée de cette découverte.

Pourtant, pendant ces années, Freud avait pratiqué la psychanalyse. Il avait observé et décrit son déroulement avec exactitude. Il avait situé les axes de l'interprétation, de la résistance, du transfert. Il avait dégagé des postulats, avait élaboré des théories, des modèles, des concepts. C'était, en un sens, l'essentiel de la psychanalyse qui s'était ainsi constitué. Dans la méconnaissance de la répétition. Répétition qui est pourtant au cœur du processus. Voilà le gros du problème que pose la répétition. Ce n'est pas qu'elle soit, en elle-même, si ardue à comprendre. Mais elle ne s'appréhende, d'une certaine manière, qu'au dehors de la psychanalyse. Sa saisie dans le mouvement même de l'analyse exige qu'on aille, pour paraphraser Freud, au-delà de la psychanalyse telle qu'elle s'est donnée forme.

« Remémoration, répétition et élaboration » ¹ s'est écrit à partir de cette difficulté, qui s'y résume dans l'énoncé suivant : la remémoration demeure le but visé par l'analyste, et ce but l'analyste s'y tient, même s'il sait qu'il n'est pas à atteindre par la technique de la psychanalyse [technique spécifiée, quant à elle, par la répétition]². Il y aurait donc d'une part la remémoration, comme but auquel l'analyste serait lié ; il y aurait d'autre part la technique de l'analyse, caractérisée par la répétition ; remémoration et répétition ne convergeraient pas, quant au but de l'analyse.

Première question à surgir : pourquoi Freud, lorsqu'il « découvre » la répétition, la définit-il par contraste avec la remémoration ? Comment comprendre que tout l'enjeu du processus analytique semble dès lors se réduire pour lui à cette alternative : *Erinnern* (remémorer), *Wiederholen* (répéter) ?

Mais avant tout : en quoi Freud est-il justifié d'assimiler le but, l'horizon de la psychanalyse, au remémorer ? Qu'entend-il par là ? Qu'englobe-t-il dans cet horizon ?

Il s'explique, sur ce dernier point, dès l'introduction du texte. L'horizon du remémorer, comme but qui lie le psychanalyste, est plus ancien que la mise au point de la technique psychanalytique ; il s'est fixé pendant la « phase préliminaire » que fut la méthode cathartique.

Revenons donc à cette catharsis, à la façon dont elle s'est constituée, à ce qu'elle a contribué à établir. Retrouvons le vieux Breuer, avant même qu'il n'ait inventé sa méthode. Comme beaucoup de ses collègues neurologues, il compte dans sa clientèle plusieurs patients souffrant d'une entité pathologique que depuis peu on désigne du terme de névrose. Il les traite surtout par hypnose, c'est-à-dire qu'il les convainc par suggestion hypnotique d'abandonner leurs symptômes, et leur propose en échange une conduite plus conforme, moins souffrante.

Comme on peut le lire dans la « Communication préliminaire » des *Études sur l'hystérie*, c'est le hasard qui l'amène à modifier l'usage qu'il fait de l'hypnose. La médecine de l'époque considérait les névroses comme des « maladies dégénératives ». Mais elle admettait aussi que des « facteurs accidentels », c'est-à-dire des circonstances, des événements, pouvaient entrer en jeu dans leur déclenchement et même dans leur étiologie. Breuer commence à s'intéresser plus spécialement à ces facteurs accidentels. Pourquoi ? Parce qu'il a remarqué qu'ils sont très difficiles à explorer au cours de l'anamnèse. Il a noté qu'une force, qui doit bien avoir quelque chose à faire avec la névrose, s'oppose à leur remémoration. Alors il se dit que la transe hypnotique serait peut-être capable de neutraliser cette force. Et ça marche, au-delà de ses espérances. Ses patients retrouvent la mémoire. Non seulement ces remémorations assistées lui permettent-elles de déterminer avec plus de précision les circonstances et les événements accidentels. Mais il obtient en outre deux résultats qu'il n'avait pas prévus, et qui sont autrement impressionnants. D'abord, une fois lancée, cette anamnèse sous hypnose ne s'arrête pas aux faits récents ; elle se mue spontanément en une « plongée vertigineuse » dans le passé, indiquant que la névrose s'enracine dans une mémoire très ancienne. Deuxièmement, quand le patient parvient, grâce à l'hypnose, à remémorer la part de passé intéressée dans la névrose, quand il réussit en plus à l'« abrégier », c'est-à-dire à « donner expression » à la charge affective supposément séquestrée par cette force qui s'oppose à la remémoration, le symptôme dans lequel

s'actualise la névrose disparaît. Les ingrédients essentiels de la catharsis, de la « purgation affective », sont ainsi trouvés. Il ne reste plus qu'à la constituer comme une stratégie planifiée d'intervention sur la mémoire : isoler, un à un, les symptômes dont souffre le patient ; et procéder pour chacun à cette exploration mnésique sous hypnose devant conduire à l'abréaction.

Comment se fait-il que vingt ans plus tard, dans « Remémoration, répétition et élaboration », Freud reconnaisse une parenté si intime entre la psychanalyse et cette méthode ? Il est pourtant le premier à dire que la différence entre les deux est radicale, et s'est imposée autant sur le plan technique que conceptuel. Pas question, dans l'analyse, d'aborder les symptômes un à un, de stimuler la remémoration d'un fait précis, de viser à l'abréaction d'un affect donné ; au contraire, le dispositif d'étalement de la parole demande que l'analyste ne désigne aucun sujet à l'avance et qu'au lieu d'orienter la mémoire vers un fait particulier, il se laisse guider par les méandres de la résistance et porter par la force du transfert. Pas question non plus de s'appuyer sur l'unique principe d'une détermination du symptôme par le passé ; l'analyse se réfère à un corpus théorique complexe qu'elle a elle-même dégagé, où figurent au premier plan les notions de pulsion, de sexualité, de fantasme, de relation d'objet... Pourquoi Freud réduirait-il maintenant le champ déjà vaste de la psychanalyse à l'étroit horizon du remémorer, tel qu'il s'était tracé à l'époque de la catharsis ?

Cela signifie-t-il, comme l'affirmerait certainement ici un Donald Spence³, que Freud ne s'est au fond jamais dépris de l'empreinte laissée par la méthode cathartique ? Qu'il a élu une fois pour toutes cette « illusion déterministe », cette « métaphore archéologique » — pour reprendre les formules favorites de Spence — comme l'alibi scientifique d'une procédure (la psychanalyse) dont la nature et la visée sont en réalité « narratives », une pratique consistant en fait en une fabrique de fictions qui tirent leur efficacité non pas de la mise au jour du passé tel qu'il fut, mais de la production d'une vraisemblance, de la création d'un sens ? C'est, comme on dit, une « bonne question ». D'autant meilleure que tout le monde, tout analyste, tout patient, doit sans cesse y revenir. Car il n'y a que ça, au fond, qui importe à propos de la psychanalyse : est-ce que c'est pour vrai ou si

c'est de la frime ? est-ce que c'est de la science ou du roman ? est-ce que ça touche au réel ou si ce n'est qu'un jeu de miroirs ?

En tous cas Freud, lui, là où nous le rejoignons, est en plein au cœur de ce problème. Du reste, il y a toujours été car c'est sa préoccupation la plus constante, celle qui oriente, en un sens, l'ensemble de son parcours. Mais sans doute l'affronte-t-il maintenant plus vitalelement que jamais puisqu'il vient tout juste d'achever la rédaction de *L'homme aux loups*. Un livre où, à même le lexique qui est celui de son époque, il a soumis la psychanalyse, et surtout la référence qu'elle fait au passé, à un examen déjà plus strict, plus exigeant, plus draconien que ne le sera jamais celui de Spence. Un examen qui dénonce ce qu'il y avait de faux et d'erroné dans la conception du début, qui conteste les démentis et les reformulations qui ont suivi, qui dévoile la nature essentiellement fictive des constructions psychanalytiques de maintenant.

Aussi quand il retrouve le chétif horizon du remémorer et qu'il reconnaît la parenté de la psychanalyse avec la catharsis, ce n'est certes pas qu'il soit encore prisonnier de l'illusion déterministe. Ce n'est pas non plus que sa pensée soit gouvernée par la métaphore archéologique, au centre de laquelle l'idée de « vérité historique » aurait pour lui un sens aussi univoque que ce qu'en retient Spence dans son livre. C'est plutôt qu'il se trouve devant la constatation suivante, limpide en un sens, mais trouble aussi, à cause de ses échos multiples et incertains : il y a du pré-psychanalytique dans la psychanalyse ; il y a, dans la psychanalyse, quelque chose qui est passé avant elle ; un passé qu'à la fois elle dépasse et qui lui est inhérent en ce qu'il lui donne les contours, la configuration où elle se représente. Freud est là bien en avant de Spence. Il suppose déjà que cette duplicité ou mieux : que ce pli de passé dans le présent, est en quelque sorte la nature de la psychanalyse ; qu'il ne pouvait en être autrement ; que c'est dans l'objet même qui est le sien que la psychanalyse s'est ainsi constituée ; que pour être différente, il aurait fallu qu'elle renonce à cet objet. Voilà ce qu'il nous reste à déplier.

Commençons par ce qui se présente d'abord. Dans la psychanalyse telle qu'elle se pratique et qu'elle s'est construite comme théorie, il ne reste rien de l'ancienne catharsis, sauf cette évidence, qui est essentielle : le

symptôme névrotique est en rapport, en lien, avec le passé. Certes, l'évidence n'est ni énoncée, ni comprise comme à l'époque de la catharsis. D'abord, ce lien n'englobe pas tout ce que la névrose comporte d'observable ; au contraire, comme Freud ne cesse lui-même de le redire, il faut aussi admettre qu'elle est associée à des déterminants biologiques, et qu'elle peut s'envisager sous beaucoup d'autres angles encore. Ensuite, rien n'indique que ce lien soit étiologique, causal. Mais ce qui est indéniable, c'est que du jour où l'on remplace la catharsis par le dispositif d'étalement de la parole, ce lien s'impose à l'observation de lui-même, et sa réalité n'est pas moins évidente que celle des autres déterminants de la névrose. Cela soutient le postulat implicite le plus fondamental de la psychanalyse. Freud ne le remettra jamais en question, mais il ne parviendra jamais non plus à l'expliquer à sa pleine satisfaction, comme en fait foi sa dernière grande œuvre, *Moïse et le monothéisme*, consacré à ce seul et unique problème. Ce postulat est le suivant : le présent (non pas tout ce que nous éprouvons comme présent, mais le présent tel que nous y sommes dans ces événements singuliers que sont la névrose, le rêve, certains faits de civilisation) est lié au passé.

Le pivot est dans le terme « lié ». Lui aussi appartient à l'horizon de la catharsis. Il renferme et contient un présupposé qui, comme tel, n'est jamais complètement pesé ni débattu par Freud. L'énoncé, en fait, devrait se lire : ... lié, dans et par la *représentation*, au passé. Sur la manière dont ce concept de représentation s'associe à la création et à l'évolution de la psychanalyse, il faudrait, à l'époque et pour la culture qui sont les nôtres, une étude approfondie, que je n'ai pas ici les moyens d'entreprendre. Une étude qui préciserait à la fois comment la représentation — ou l'idée qu'on en avait — a guidé la facture même de la psychanalyse et comment, en retour, le travail de la psychanalyse a contribué à changer notre rapport à la représentation. Faute de mieux, je prends le mot tel qu'il s'assimile d'abord au discours freudien, escomptant que se dégageront peut-être au fil de mon propos quelques jalons pour cette enquête à venir.

Freud, donc, constate que ce lien se confirme, s'authentifie dans le déroulement de l'analyse. Il constate qu'il s'actualise comme réseau de représentations mnésiques, comme tissu de mémoire tendu entre un certain présent et un certain passé. Bien sûr, il reconnaît qu'il s'agit d'une

mémoire bien particulière. Il avoue qu'il a, en quelque sorte, « accommodé » le mot mémoire puisque ce réseau de représentations est en réalité le produit d'un travail, travail d'une force systématique de déformation, de falsification, de détournement, force qui tisse, force qui ordonne les unes aux autres, sur un mode qui reste à concevoir, des représentations *mnésiques* sans doute, mais qui paradoxalement, étrangement, sont *inaccessibles* au remémorer.

Soudain le voici en mesure de discerner trois plans dans ce qu'il a appelé l'horizon du remémorer.

Tout d'abord, il y a le plan général, à l'origine délimité par la méthode cathartique, et centré sur le fait brut, « inanalysé » si l'on veut, d'un lien entre la névrose et le passé.

Ensuite, il y a le plan où la psychanalyse trouve son contour, sa configuration. C'est exactement le même cadre, mais cette fois le plan est doté d'une perspective, d'une profondeur, où l'on peut observer des rapports intéressant plus d'une dimension, et donc tracer des ordonnées, des abscisses, des diagonales... Aussi étonnant que cela puisse être, c'est sur ce plan que le déroulement d'une analyse se reporte, se représente. Ce fait ne découle nullement d'une décision arbitraire, d'une directive quelconque. Lancez la procédure d'étalement de la parole et vous êtes nécessairement renvoyés, de par le discours qui se déploie spontanément, à ce réseau déployé entre le présent et un certain passé. Nous l'avons noté déjà en parlant du vecteur du souvenir : c'est ce réseau, et lui seul, qui mérite d'être désigné comme cadre de l'analyse, comme son champ propre d'observation. Champ très limité, extrêmement confiné. La psychanalyse n'analyse pas l'Homme, la Personne, son Existence, son *Dasein*, le Sens qu'il faut ou non donner à la vie. Elle n'analyse rien de plus et rien d'autre que le réseau de représentations qui nous occupe maintenant. *Dora* ? C'est l'exploration de ce lien à partir du présent très singulier qu'est une toux hystérique. *L'homme aux loups* ? Une autre traversée du même réseau à partir d'une phobie des loups. *L'homme aux rats* ? L'analyse de ce tissu depuis le présent d'une pensée insistante, envahissante : celle de la Dame soumise au supplice des rats.

Ce que Freud rappelle en outre, c'est que tout le corpus théorique de la psychanalyse, tout son outillage conceptuel, n'existe et ne prend sa cohérence qu'en référence à ce cadre étroit. Modèle d'appareil psychique tel que proposé dans *L'interprétation des rêves*, théorie de la sexualité et du refoulement de la sexualité, notions de pulsion, d'identification, d'objet sexuel, de relation à cet objet : tout cela n'est forgé en réalité que pour rendre compte de ce réseau de représentations, que pour comprendre la dynamique singulière qui préside à sa conformation, au mouvement et au travail incessants qui s'y manifestent.

Mais dans cet horizon du remémorer, on distingue encore un troisième plan. C'est celui qui nous intéresse le plus. J'ignore comment il faudrait exactement le désigner mais peut-être les adjectifs « spécifique » ou « psychanalytique » suffisent-ils à l'évoquer.

C'est qu'en isolant ce tissu de mémoire, en constatant qu'il n'est pas inerte, qu'il est le produit du tissage d'une force systématique mais indéterminée, en saisissant qu'il consiste en un arrangement de « représentations » dont le caractère le plus insolite, le moins concevable, est qu'elles sont inaccessibles à notre conscience, en déchiffrant ce qu'il peut de cet arrangement, Freud découvre qu'il a sous les yeux un échantillon, une vue en coupe, un cadrage d'un domaine (*Gebiet*) demeuré jusqu'alors à l'écart d'un « effort de science », domaine que depuis des millénaires les hommes conviennent d'appeler *die Seele*, l'âme, ou *das psychische Gebiet*, le domaine psychique. C'est comme ça qu'elle fait irruption dans le discours du ^{xx}e siècle, la psychanalyse. Non pas comme l'aboutissement d'une longue ratiocination philosophico-romantique sur les « profondeurs inconscientes », encore moins comme une étape dans la compréhension de la maladie mentale ou dans le « progrès de la psychiatrie ». La psychanalyse surgit au contraire comme une pensée nouvelle qui se forme en dotant le mot psychique de guillemets invisibles, mais permanents. « Psychique », à compter de l'apparition de la psychanalyse, ça ne renvoie plus ni à l'Idée, ni à la Forme transcendante du psychique, ni à un domaine dit spirituel, ni à une réalité seconde ou intermédiaire. Ça renvoie à une coupe, à un échantillon correspondant à un réseau de représentations. Ni plus, ni moins. Champ circonscrit, lisible aussi dans une certaine mesure, et où l'on peut trouver des constantes, des lois.

Le principe selon lequel « le psychique est inconscient », c'est dans cette optique qu'il faut l'entendre. Lui aussi ne prend son sens qu'en référence à cet échantillon que la psychanalyse découpe entre le présent et le passé. Freud, peu à peu, façonne l'inconscient comme un concept qui s'énonce sur deux axes. D'abord le concept est fait pour évoquer quelque chose du statut, de la nature de ces représentations dont le propre est de ne pas être accessibles au remémorer, à la conscience. Il a, de ce point de vue, une fonction d'interrogation ; il pose au fond deux questions : celle de la possibilité d'un tel ordre de représentation, et celle de leur concevabilité, des conditions sous lesquelles il est possible de les penser. Ensuite le même concept veut exposer un système propre à la force qui tisse le réseau dans sa configuration si singulière. Système voué au but général du refoulement, c'est-à-dire au maintien du statut inconscient de ces représentations ; force se manifestant dans un certain traitement de la représentation, s'actualisant dans un certain processus psychique. De là surgit la distinction fondamentale entre deux versants du processus psychique. Deux manières de régir la représentation : *processus inconscient* (ou primaire) ; *processus conscient* (ou secondaire).

Qu'est-ce qu'un processus conscient, pour la psychanalyse ? C'est dans « Remémoration, répétition et élaboration » que Freud en expose pour la première fois une description concrète, qu'il complètera six ans plus tard dans « Au-delà du principe de plaisir ». Le processus conscient c'est ce dont la remémoration est l'exemple parfait et peut-être la seule actualisation possible dans le déroulement de l'analyse. C'est un processus où le temps est, en quelque façon, compté, mesuré, représenté ; où le passé nous est rendu par l'entremise d'un *Reproduzieren*, d'une reproduction, et donc se donne nécessairement et exclusivement comme représentation du temps. Freud l'établit explicitement dans « Au-delà... » : le processus conscient se constitue d'être *lié* à une « représentation abstraite du temps »⁴ ; il procède d'un certain décompte, qui fait exister le passé en tant que représentation pour notre conscience.

Le retour de l'idée de liaison est primordial. Car en dernière analyse, ce n'est qu'à travers elle que se définissent et se distinguent les processus psychiques. Liés ou déliés. Pour ce qui est du processus conscient, c'est toujours très univoque dans la vision freudienne : un processus lié. Mais le

processus inconscient, c'est plus complexe. Quand on a complété l'inventaire des premières affirmations, des doutes qui surgissent, des contradictions, des réexamens, des précisions qui suivront la mise au jour de la répétition, on dégage en bout de ligne cette formulation étonnante : c'est un processus délié-liant. Ou plutôt : délié-liant-délié-liant..., sans terme exactement défini.

Délié, d'abord, ça ne fait aucun doute. L'activité inconsciente se distingue d'être sans mesure, de n'être pas lestée d'une mesure de temps.

Liant pourtant, parce que ce qui précède n'implique pas que sur tous les plans, le processus inconscient n'a absolument aucun rapport au temps. Bien au contraire, le passage du temps ne cesse de laisser des traces et c'est à travers elles, précisément, qu'il se déploie comme activité inconsciente.

Délié tout de même, parce que la trace du passage du temps n'y est pas traitée comme ce que nous nommons, du côté conscient, un souvenir ; elle y est plutôt identifiée, assimilée sans mesure, sans point de butée, à ce que le temps qui passe donne constamment à percevoir. Dans cet écoulement immédiat de souvenir, dans cette omniprésence de perception, Freud voit très tôt le principe qui ordonne le cours des processus psychiques. Il lui donne le nom de *principe de plaisir*. Comme il en convient volontiers chaque fois qu'il en a l'occasion, c'est une dénomination qui ne dit rien. Nous n'en retenons, pour notre part, que deux aspects. D'abord, le principe de plaisir est un régime de la représentation. Ensuite, c'est un régime biface, qu'il faut en fait appeler principe de plaisir-principe de réalité, le second s'ordonnant au premier sur le mode exact où le processus conscient s'ordonne au processus inconscient : par l'entremise d'une mesure, d'un lestage, d'une pondération.

Liant, par conséquent, indique qu'il n'y a pas de rupture entre l'inconscient et le conscient : « l'inconscience est une phase régulière et inévitable des processus qui constituent notre activité psychique ; tout acte psychique commence par être inconscient et il peut soit le demeurer, soit se développer jusqu'à la conscience⁵. »

Liant, enfin, exprime le lien inconscient au passé. Ou plus exactement, liant exprime l'activité propre du processus inconscient dans ce lien que la

psychanalyse découvre entre le présent tel que nous y sommes dans la névrose, et le passé. Une activité dans laquelle Freud ne cessera jamais de voir un traitement délié, démesuré, de ce que nous connaissons consciemment comme souvenir. Mais une activité dont il admettra qu'elle consiste aussi en une sorte d'investissement (cette fois, il le précise, au sens militaire du terme, au sens d'encerclement, d'entrave), entrave de la « fonction de représentation », entrave de ce par quoi le souvenir fait exister le passé comme passé pour la conscience. Peut-être Freud atteint-il là un condensé de tout ce qu'il concevait sous l'idée de représentation inconsciente : le souvenir, mais sans sa mesure de temps ; la représentation, mais entravée dans le processus primaire.

Où en sommes-nous ? Seulement au terme des premiers paragraphes de « Remémoration, répétition et élaboration » ; à l'évocation de tout ce que Freud inclut dans l'horizon du remémorer au moment où il découvre la répétition.

La répétition, donc. Comment se manifeste-t-elle, comment signale-t-elle sa présence dans le concret de l'analyse ? Sa manifestation ne se confond pas avec tous les phénomènes qui peuvent être rapportés aux connotations multiples du mot répétition : automatismes, reprises, redites, rituels divers qui encombrant les séances. Elle ne correspond pas non plus aux situations et aux comportements que le patient expose consciemment, dans son histoire ou dans sa vie actuelle, comme des recommencements, des réitérations. Elle se révèle dans un fait que nous avons déjà évoqué sans le remarquer comme tel, un fait que Freud appelle — en de rares occasions, il est vrai — l'*agieren*.

C'est un mot difficile à traduire en français. Dans le cadre spécifique de l'analyse, il n'indique pas un coup d'éclat, un geste notable ou exceptionnel ; il ne désigne nullement un « passage à l'acte » ; il ne s'assimile pas nécessairement à un agir effectif, mettant la motricité à contribution. Il consiste le plus souvent en une simple disposition affective (ce qui recoupe, du reste, l'une des plus anciennes définitions de l'affect : une espèce de tendance motrice...). Freud en donne les exemples suivants : en un point d'une analyse quelconque, la procédure se réduit à ce que le patient éprouve, dans le présent de la situation, une honte intense d'être là ;

tel autre patient, soudain, se sent démuni, désespéré, et ne fait que déplorer ses perpétuels échecs ; tel autre encore se comporte de façon insolente.

Dire que ces situations témoignent d'une dimension de l'analyse dont nous n'avons pas encore parlé et qui prendra le nom de répétition a de quoi décontenancer. Car après tout des exemples identiques n'avaient-ils pas été relevés et commentés dès les premiers compte-rendus d'analyse, dès *Dora* notamment, sous l'appellation de « rééditions » ou de « réimpressions » ? Et n'avons-nous pas appris, depuis, à comprendre ces situations en regard du domaine général du transfert ?

Oui, bien sûr. Freud, du reste, ne revient pas là-dessus. Mais ce qu'il discerne maintenant comme répétition, dans le petit fait ordinaire de l'*agieren*, c'est ce qui ne pouvait d'aucune manière s'inclure dans la configuration de la psychanalyse, qui échappait même à ce qu'on englobait jusqu'alors dans la notion de transfert. Donnons à cela, qui refuse de s'inclure, le nom provisoire de « dehors ».

« Remémoration, répétition et élaboration » est le récit de la rencontre avec ce dehors. Ou plutôt : de ce que cette rencontre fut pour Freud, vingt ans après qu'il eut inventé la psychanalyse. C'est quand il examine l'élément essentiel du dispositif analytique, quand il le met côte à côte avec la méthode cathartique, que l'impact se produit. Ça lui apparaît alors avec une violente évidence : dans le mouvement continu d'étalement-reformation de la parole, dans la nature automatique et irrépressible de ce mouvement, il n'y a foncièrement *rien* qui soit orienté vers l'établissement du processus conscient qu'est le remémorer. Pourtant il ne fait aucun doute qu'en lui-même, l'étalement de la parole est l'illustration parfaite de ce que Freud appelle « la poussée vers le haut », vers la conscience. Mais c'est bien pourquoi il met tant d'insistance sur la distinction qu'il faut faire entre le *tilt* de la conscience, d'une part, et le mode de fonctionnement du système perception-conscience (processus conscient), d'autre part. Le mouvement spontané de l'analyse se déroule sans doute devant la conscience, mais à la différence d'une stratégie du remémorer, il ne tend pas vers le processus conscient : « l'analysé ne remémore [...] rien de l'oublié et du refoulé, mais il l'agit. Il le reproduit non comme souvenir, mais comme acte, il le répète sans savoir, naturellement, qu'il le répète⁶. »

C'est comme cela que Freud découvre la répétition : comme ce qui caractérise, de la façon la plus singulière, le mouvement propre de l'analyse. Choisit-il le bon terme pour dénommer ce qu'il découvre ? Je l'ignore. En tous cas cette découverte n'ira jamais plus loin, ne touchera jamais quelque chose de plus profond que ce qu'il trouve là, sous ses yeux. Mais que voit-il, au juste ?

D'abord il voit non pas une définition de la répétition, mais ce qui pourrait tout de même en exprimer le trait essentiel. La répétition est ce qui, à la faveur du *Zufall*, du hasard de la situation analytique présente, pose ou transpose le refoulé et l'oublié sur le plan de ce que nous rencontrons comme réel. Ainsi qu'il le précise dans une comparaison étonnante, la remémoration, c'était du « laboratoire », alors que la répétition, c'est de la « vie réelle ». Cela recoupe sans doute ce qu'il avait déjà exposé avec les notions de *Wirkung* (« impression ») et de *Wirklichkeit* (« réalité effective »), mais la découverte de la répétition introduit quelque chose de plus. Quelque chose qui toutefois ne s'illustre pas facilement. Quelque chose que Freud, ici, ne parvient pas à dire d'une manière parfaitement précise, et qu'il devra, par conséquent, reformuler. Dans « Au-delà du principe de plaisir » d'abord, et jusque dans *Moïse et le monothéisme*.

Retournons aux exemples d'*agieren* proposés par Freud. Prenons le cas du patient qui devient soudainement insolent. Certes on pourrait concevoir que cette disposition affective n'est qu'une façon de rééditer une ancienne insoumission, et que le patient répète cette insoumission *au lieu de* la remémorer. Mais cette forme-là de répétition n'illustrerait pas jusqu'au bout la découverte de Freud. Elle se réduirait au fond à une remémoration agie, ou encore à un défaut de remémoration ; elle ne ferait référence à rien qui soit au dehors du champ de représentation qui lie présent et passé.

S'il y a une nouveauté radicale qui saisit Freud, une nouveauté qui aura des répercussions sur toute son œuvre à venir, c'est que la répétition est un rapport temporel *immédiat*, échappant à toute forme de réseau mnésique ou représentatif, un rapport qui, du point de vue de la représentation du temps, de la mesure que nous avons de son écoulement, nous apparaît comme impossible. Que ce patient répète, cela ne signifie pas qu'il agit une expérience de son passé au lieu de la remémorer ; cela indique d'abord que

dans cette attitude d'insolence qu'il actualise à la faveur du hasard, il est, *directement*, dans un temps indéfini, dans une sorte de pli de temps où présent, passé et même futur sont invaginés l'un dans l'autre. Temps réel, qui le concerne sans doute au plus haut degré, mais pas par l'entremise du tissu de mémoire refoulée qui lie son présent au passé. La répétition, ça se saisit au fond en contraste avec ce que nous appelons les processus psychiques. Ce n'est pas du « laboratoire » comme la remémoration qui passe, elle, par la mesure du temps, qui institue une représentation du temps. Mais ça ne peut même pas être confondu avec le processus inconscient, qui est un traitement démesuré de la représentation. La répétition ne vient pas de la représentation inconsciente, bien qu'elle ait après coup un impact sur tout le champ représentatif et relance quantité de significations nouvelles. Elle n'a, en un sens, rien à voir avec le souvenir ; elle est de l'oublié et du refoulé en *temps réel*.

Naturellement, ça ne s'exprime pas. Si ça s'exprimait, la psychanalyse aurait pris une autre tournure, ce qui donnerait peut-être raison à Spence. Ça ne s'exprime pas parce que pour dire quelque chose de la répétition, il faut forcément être de l'autre côté, assujetti sans réserve à ce champ de représentation où la psychanalyse, comme tout ce qui arrive et existe, trouve sa configuration pour notre conscience. Et puis c'est encore plus difficile que cela. La plus grande difficulté concerne le processus inconscient, où Freud situe l'essence du psychique. Nous venons de dire que la répétition ne se confond pas avec le processus inconscient, mais il faut tout de même ajouter qu'il y a de la répétition dans ce processus. Depuis l'horizon où nous nous la représentons, il faut nous représenter qu'il y a répétition *et* répétition. Tout comme il faut nous représenter qu'au regard du tissu de mémoire qui lie notre présent au passé, il y a refoulé *et* oublié.

Refoulé-répétition. Voilà qu'ainsi associés, l'un et l'autre nous deviennent quasi familiers. C'est que la répétition s'harmonise presque sans effort à un terrain déjà connu : le terrain de la résistance et du transfert-résistance. Non seulement s'y harmonise-t-elle, mais elle le précise et l'approfondit. Qu'avions-nous dit, en effet, à propos de ces deux visages de la résistance ? Que c'était la transcription du refoulement dans le déroulement concret, réel, de l'analyse. Que c'était un arrangement de mémoire, un jet de

souvenir, c'est-à-dire l'actualisation du refoulé dans une nappe trans-thématique de passé, dans une drôle d'histoire circulaire qui forge, dans le présent de chaque séance, la trame du récit qu'est aussi l'analyse. Que la résistance était en somme la mise en acte du processus inconscient. Ces constatations amènent Freud à énoncer deux corollaires qui auront chacun un retentissement considérable, retentissement sur la conception de la répétition d'une part, mais retentissement aussi dans une certaine méprise qui finira par s'incruster au cœur du discours psychanalytique.

Premier corollaire : dans cette transposition, dans ce traitement particulier du souvenir, dans ce processus inconscient qui s'actualise, nous ne pouvons pas manquer de reconnaître la part de présentation immédiate qui caractérise la répétition. La répétition ne vient pas du processus inconscient mais elle a un impact sur lui ; elle y est, comme dit Freud, « intriquée ». Et cette part de répétition dans le processus primaire est peut-être justement ce à travers quoi ce processus parvient à entraver la fonction de représentation, à l'investir hors de la mesure de temps.

Second corollaire : il découle du vieux principe, toujours aussi inébranlable, selon lequel la résistance est ce qui s'oppose au remémorer. C'est à cause de ce principe qu'il nous a fallu distinguer entre l'*Impuls zur Erinnerung*, la mise en branle de la mémoire, le jet spontané de souvenir qu'est la résistance, et l'*Erinnern*, le remémorer. L'un — le remémorer — est le prototype du processus secondaire ; l'autre — le jet de souvenir — est un arrangement de mémoire sous l'égide du processus primaire. Dès lors, l'évidence que la répétition est partie prenante du processus primaire et donc de la résistance entraîne le deuxième corollaire : la répétition, en tant qu'elle s'associe à la résistance, est un défaut de remémoration. Ou encore : on répète, en analyse, ce qui n'est pas remémoré. D'où cette affirmation renouvelée : le remémorer demeure le but de l'analyste.

La méprise, ce n'est pas de retrouver ce principe qui conserve toute sa pertinence : psychanalyser, c'est encore et toujours chercher une voie vers le devenir conscient, à l'encontre de cette part de répétition qui sert le refoulement et la résistance. La méprise serait maintenant d'oublier qu'il y a répétition *et* répétition ; ce serait d'abolir cet *et*, de ne plus prendre en

compte que la répétition précède et excède cette part d'elle-même qui s'harmonise au processus inconscient.

C'est justement pour contrer la méprise, ou plutôt pour ne pas dénier l'évidence insistante de cet excès, de ce dehors, que Freud écrit « Au-delà du principe de plaisir ». Ce rappel pourra sembler aujourd'hui très surprenant : avant d'être la spéculation que l'on sait sur l'orientation des processus vitaux et l'hypothèse d'une pulsion de mort, « Au-delà... » est un texte clinique, qui interroge le déroulement de la psychanalyse. Sa référence essentielle est une observation qui se présente comme une sorte d'agrandissement (au sens d'agrandissement photographique) de l'*agieren*.

Le fait observé n'est pas plus inédit que l'*agieren* ; ici encore, il ne s'agit que d'une mise au jour de la dimension qui n'avait pas été assimilée dans les contours de la psychanalyse. Il se signale quand on examine non plus seulement le transfert-résistance, mais le transfert dans son acception la plus large : le transfert positif, le transfert-suggestion. On pourrait le décrire ainsi : dans toute analyse, l'« action suggestive » du transfert, qu'on serait naturellement porté à négliger ou à tenir pour banale, induit pourtant des comportements, des réminiscences, des rêves, que nous devons au contraire considérer comme extrêmement énigmatiques. Pourquoi ? À cause de la manière dont ces effets de transfert ramènent directement, à portée de conscience, des contenus mnésiques qui, à tous égards, et d'après ce que nous avons compris du cours des événements psychiques, devraient être maintenus dans le refoulement. Ce n'est pas la représentation de ces contenus — souvent totalement fictifs — qui constitue l'énigme. C'est leur retour. C'est ce qui anime ce retour.

Prenons l'exemple des rêves de transfert, puisque Freud leur consacre, quatre ans après « Au-delà... », un article à part intitulé : « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves ». Tout le monde convient que la suggestion transférentielle induit des rêves qui n'auraient pas lieu en dehors de l'analyse. Le problème posé par ces rêves, c'est qu'ils ne semblent plus seulement assujettis aux lois qui ordonnent leur fabrication. Non pas que ces lois y soient inopérantes. Mais c'est comme si les impératifs portés par la suggestion s'imposaient même quand ils outrepassent le principe biface qui, selon ce que la psychanalyse a pu

établir, régit les processus psychiques. Plus énigmatique encore : la capacité qu'a la psychanalyse de « lever le refoulement », de « pousser le refoulé vers la conscience », semble dépendre entièrement de cette extension du pouvoir de la suggestion au-delà du principe de plaisir.

C'est sous cet angle qu'il vient à Freud d'identifier les produits du transfert-suggestion aux cauchemars des névroses traumatiques (qui ravivent interminablement la scène de la catastrophe) ou aux « éternels retours » de la névrose de destinée (qui ramènent sans cesse la vie d'un patient dans le temps indéterminé d'une même expérience malheureuse). Névroses traumatiques et névroses de destinée nous font, dit-il, une impression extrêmement forte parce qu'elles affichent, en pleine évidence, que la répétition en quoi elles consistent ne comporte aucune possibilité de plaisir. L'impression n'est pas la même, *in vivo*, avec les effets de la « docilité » transférentielle. Pourtant ces effets, autant que les névroses traumatiques ou les névroses de destinée, sont des répétitions. Eux aussi transposent directement dans le réel ce qui, dans l'ordre du régime biface auquel est ordonné le *psychische Gebiet*, devrait rester refoulé.

Cela ne signifie nullement que le transfert se confond avec la répétition. Mais plutôt que « *die Übertragung ist selbst nur ein Stück Wiederholung und die Wiederholung ist Übertragung der vergessenen Vergangenheit* », ce qu'on peut rendre par : le transfert n'est lui-même qu'un morceau de répétition et la répétition est le transfert du passé oublié. Autrement dit : le transfert est une variante, une manifestation singulière de la répétition ; la répétition excède le transfert. Nous avons là deux propositions distinctes. L'une, grâce à l'éclairage fourni par le cas particulier du transfert-suggestion, expose la force inhérente à la répétition ; l'autre, à même la référence à l'oubli, pointe vers ce dont la répétition est l'écho, ou plutôt vers ce qui, dans la répétition, s'impose comme étranger à la consistance et à la configuration du domaine psychique.

Force de la répétition. C'est d'abord dans l'action suggestive du transfert que cette force s'exprime. Voilà la seule action, dit Freud, capable de lever le refoulement. Et la suggestion tire cette puissance de ce qu'elle *est*, dans le réel, à la fois alliance et rencontre (ici c'est encore le verbe *entgegenkommen*⁷ qui vient désigner le croisement de deux mobiles allant

l'un vers l'autre). Alliance et rencontre avec ce qu'il y a de force mouvante dans la répétition, c'est-à-dire avec le *Zwang*, la contrainte, la poussée irrépressible en quoi la répétition s'actualise. *Wiederholungszwang*, contrainte de répétition : par là Freud est conduit à reconnaître qu'il y a dans la croyance et dans l'amour (ces visages du transfert), et sans doute aussi dans le lien interhumain, des échos plus lointains que tous ceux qu'il avait jusqu'à maintenant imaginés.

Des échos qu'il signale d'abord par ce terme : l'oublié. Dès que Freud découvre la répétition, on voit surgir dans ses textes ce doublet : « le refoulé et l'oublié », là où il se serait borné auparavant à écrire : « le refoulé ». Ce n'est pas sans raison. La manifestation transférentielle de la *Wiederholungszwang* lui fait penser que le rapport entre notre présent de rêveur, de civilisé, de névrosé, et le passé, n'est pas que de refoulement ; par delà ce réseau de représentations mnésiques refoulées qui nous lie au passé, la force du transfert manifeste la présence de ce qui n'est pas fait pour être représenté, mais que Freud doit bien dire maintenant en quelque manière puisqu'il le rencontre : l'oublié. Ou encore, selon une formulation plus théorique qu'il en proposera dans « Au-delà... » : traces non présentes dans le psychique à l'état lié. Répétition de l'oublié, ça exprime que notre rapport au passé et au temps n'est pas qu'un lien de représentation, celle-ci fût-elle inconsciente ; dans cette présentation directe en quoi elle consiste, la répétition diffère en nature de la représentation, l'excède, est au-delà d'elle.

Mais cet oubli n'est pas un néant. Il s'impose au contraire comme une puissance positive. Une puissance renvoyant à la fois à une « autre mémoire », et à un mouvement.

La notion d'une « autre mémoire » est en contradiction apparente avec le terme d'oubli. C'est l'idée d'une mémoire-répétition, d'une mémoire qui se conserve en acte. Mémoire qu'on évoque en partie avec les termes d'originaire, de phylogénétique, de vérité historique. Mémoire-répétition qui correspond au concept d'inconscient dans son sens le plus nouveau et le plus définitif, comme la mémoire-représentation se référerait, pour sa part, au concept du refoulé. Mémoire de ce temps essentiellement indéfini, à la fois passé, présent et futur, temps conçu comme la matrice du *Ça*, carrefour

d'énergie, de matière et d'informations irréductibles au souvenir, fondement et noyau du domaine psychique tel que Freud le reconfigure après « Au-delà... », mais noyau étranger et inassimilable à cette configuration nouvelle. Occulte, ésotérique, cette idée d'oubli ? Et pourquoi le serait-elle ? Si la physique du ^{xx}e siècle a progressé d'avoir interrogé la matière au-delà de la conception qu'on se faisait de la matière, pourquoi la psychanalyse, dans la mesure où ce qui l'anime l'y conduit, n'aurait-elle pas à interroger le « psychique » au-delà de la représentation qu'on se donne du psychique ?

Le mouvement, enfin. Freud y revient à propos du *Durcharbeiten*, c'est-à-dire cet effort, contre la résistance et vers le devenir conscient, cette traversée du refoulement, à quoi se résume le travail de la psychanalyse. Fidèle à sa méthode, il poursuit là sa logique en torsade ; il tourne autour de son objet, en retrouve une face qu'il a déjà maintes fois décrite, et la fait surgir sous un jour entièrement nouveau.

C'est qu'analyser la résistance (aller dans et à travers la résistance jusqu'à la remémoration), ça ne se confond pas avec l'action suggestive du transfert. Celle-ci ramène directement le refoulé à portée de conscience, mais il reste encore à instaurer le processus conscient. Or pour établir ce processus, il ne suffit pas de nommer (*Benennen*) la résistance. Combien de fois, rappelle Freud, n'ai-je pas été consulté par des analystes dépités : ils avaient « interprété » la résistance au malade, mais aucun changement ne s'était produit.

Ces analystes oubliaient que le mouvement analytique, tant dans l'action suggestive du transfert que dans la résistance, est une rencontre et une alliance avec la répétition. Dans la résistance, la « pente naturelle » de ce mouvement n'est pas de *Benennen*, mais de *Vertiefen*, d'approfondir, de plonger, donc d'aller dans le profond de la résistance, puis de *Durcharbeiten*, d'aller à travers la résistance, à même le courant de fond qui anime cette résistance, qui la *Speisen*, l'alimente. Quel courant ? Freud a répondu des dizaines de fois déjà à cette question, il n'a jamais manqué une occasion d'y revenir et d'y insister : la résistance est une expression en acte de la *Triebregung*, pas seulement et d'abord de la pulsion (*Trieb*), mais du mouvement (*Regung*) de la pulsion, ce mouvement qui donne *Existenz und*

Mächtigkeit, existence et force à la résistance, mouvement qui porte... mais porte quoi, au juste⁸ ?

Nul doute que c'est ce problème (que porte le mouvement de la pulsion ?) qui oriente en sourdine l'écriture d' « Au-delà du principe de plaisir ». Non pas d'abord l'élaboration d'une nouvelle théorie des pulsions, où vient l'hypothèse de la pulsion de mort. Mais surtout l'approfondissement et la reformulation de l'idée même de pulsion, laquelle trouve à se définir, en dernière analyse, *doublement*, dans deux énoncés qui sont comme les deux faces irréductibles et asymétriques d'une même bande sans épaisseur :

Force habitant au-dedans de ce qui vit et visant à la *Wiederherstellung*, à la restauration répétitive d'un état antérieur, antérieur même à son existence individuelle de vivant.

Représentant de cette force inhérente à ce qui vit, force comme telle *übertragenen*, transférée, *via* ce représentant, au domaine psychique.

Que fait apparaître Freud en accolant ainsi ces deux énoncés qui l'un et l'autre, mais pas l'un sans l'autre, définissent maintenant la pulsion ? En réalité, il fait réapparaître, dans l'entre-deux, la première, la plus fondamentale définition de la pulsion, celle des *Trois essais sur la théorie sexuelle* : la pulsion comme « concept de l'*Abgrenzung* »⁹, concept de la démarcation, de la limite, de l'interstice. Démarcation, comme il le proposait alors, entre *Körperliches* et *Seelisches*, entre somatique et psychique ; mais démarcation surtout, dans la perspective maintenant dégagée par « Au-delà... », entre ce qui est de l'ordre de la force de la répétition, et ce qui, de cette force, est transféré, psychique, par et dans la représentation. Cette démarcation n'est ni un vide, ni une solution de continuité. Elle est foncièrement mouvement d'une face à l'autre, mouvement « entre », mouvement « en trans », selon l'expression qu'inventait Derrida dans un autre contexte¹⁰, mouvement qu'emprunte précisément le déroulement de la psychanalyse.

La psychanalyse, lorsqu'elle se produit, se produit dans cette démarcation même. Elle n'est pas une représentation du mouvement pulsionnel, pas plus du reste qu'une vision nouvelle du psychique. Elle va, dans le mouvement de la pulsion, au-delà du psychique. S'il existe bien quelque chose qui mérite d'être appelé pensée psychanalytique, ce serait cette pensée portée par la répétition comme mouvement réel, par opposition à la pensée fondée sur la représentation comme faux mouvement dans l'abstrait. De ce point de vue on dira que le mouvement psychanalytique, dans sa spontanéité, dans son automatisme, ne tend à rien d'autre qu'à une traversée du psychique.



Dans ces pages, comme dans les cinq précédents chapitres, je me serai finalement limité à déplier aussi complètement que possible les deux paragraphes qui servent d'introduction à la troisième partie d' « Au-delà du principe de plaisir ». Voici ce qu'on y trouve :

« Vingt-cinq années de travail intensif ont eu ce résultat que les buts prochains auxquels tend la technique psychanalytique sont aujourd'hui tout autres qu'au début. Tout d'abord le médecin-analyste ne pouvait viser rien d'autre qu'à deviner l'inconscient qui est caché au malade, en rassembler les éléments et le communiquer au moment opportun. La psychanalyse était avant tout un art d'interprétation. Comme la tâche thérapeutique n'était pas pour autant liquidée, on fit aussitôt un pas de plus en se proposant d'obliger le malade à confirmer par ses propres souvenirs la construction de l'analyste. Par cet effort, l'accent se trouva déplacé sur les résistances du malade ; tout l'art fut alors de découvrir ces résistances le plus tôt possible, de les montrer au malade et de l'inciter à les abandonner, en usant de cette influence qu'un homme peut exercer sur un autre (c'est là qu'intervient la suggestion opérant comme « transfert »).

Mais alors il devint toujours plus clair que le but fixé — rendre conscient l'inconscient — ne pouvait être pleinement atteint même

par une telle voie. Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est en lui refoulé et peut-être précisément pas de l'essentiel, de sorte qu'il n'acquiert pas la conviction du bien-fondé de la construction qui lui a été communiquée. Il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue dans le présent au lieu de se le remémorer comme un fragment du passé, ce que préférerait le médecin. Cette reproduction qui survient avec une fidélité qu'on n'aurait pas désirée [...] se joue régulièrement dans le domaine du transfert [...]. Le rapport qui s'établit entre remémoration et reproduction est différent en chaque cas. En règle générale, le médecin [...] est forcé de [...] laisser revivre [au patient] un certain fragment de sa vie oubliée mais il doit veiller à ce que le malade garde une certaine capacité de surplomber la situation qui lui permette malgré tout de reconnaître dans ce qui apparaît comme réalité le reflet renouvelé d'un passé oublié. »

Il m'a semblé que cet extrait renvoyait directement le lecteur à l'invention par Freud d'un dispositif d'étalement de la parole ; que loin qu'il exposât la mise au point planifiée, méthodique et raisonnée d'une technique, il reflétait plutôt le lent apprivoisement, la découverte saccadée des effets d'un mouvement automatique ; qu'il montrait que le développement d'une théorie psychanalytique et l'approfondissement du concept d'inconscient avaient découlé de la reconnaissance de ce mouvement et surtout du discernement, de l'identification progressive de ses quatre vecteurs : interprétation, souvenir, transfert, répétition ; qu'il exprimait enfin que le cheminement de l'analyse résulte de l'effet simultané et concurrent de ces vecteurs, qui n'ont pas la même direction et n'agissent pas sur un seul plan.

Pour un temps — ou plutôt dans l'un de ses vecteurs, le premier que Freud dégage — la psychanalyse est un « art d'interprétation ». Encore faut-il comprendre que l'étalement de la parole avait d'emblée renversé l'idée même d'interprétation : L'*interprétation des rêves* partait du principe que c'est le rêve qui est interprétation, traduction d'une pensée absente, l'« interprétation » psychanalytique n'étant pour elle-même qu'une désinterprétation qui représente les processus constitutifs du rêve et qui dessine ainsi certains contours du penseur étranger, c'est-à-dire du « pouvoir inconscient », qui ordonne sa formation.

Sans doute les observations et les lois de *L'interprétation des rêves*, combinées les unes aux autres dans l'horizon déjà délimité par la méthode cathartique, ont tissé le champ où se représente le déroulement de la psychanalyse. Champ construit sur deux axes, axe d'intégration et d'assimilation d'une part, axe d'association (par ressemblance et contiguïté) d'autre part, l'un et l'autre étant une expression distincte de ce que Freud appelait le processus primaire de pensée. Le premier axe est celui du jugement : il illustre que le système du refoulement est un système égocentré, et que la formation d'un « moi » est le produit d'un jugement *primaire*, c'est-à-dire d'un mode de connaissance qui, guidé par le principe de plaisir, intègre, assimile, concilie certaines des représentations du monde en un ensemble centré (moi-plaisir) par rapport auquel le monde est perçu, et en « refoule » d'autres, les traite comme inconciliables avec cet ensemble. Le deuxième axe est celui du processus inconscient proprement dit : ressemblance et contiguïté résument les rapports en fonction desquels, dans cet ensemble, toutes les représentations sont associées, tissées les unes aux autres de telle sorte que le système du refoulement prévale en permanence. Le but du remémorer, dans la perspective ouverte par l'étalement de la parole, conjugue les effets simultanés de l'interprétation, de la résistance et du transfert en une tension vers la limite externe du système : levée du refoulement et instauration d'un jugement secondaire qui n'est rien d'autre qu'une mesure de processus primaire, qu'un relais temporisé pour le principe de plaisir, relais dans lequel la contrainte qu'exerce ce principe sur la représentation est harmonisée à la contrainte de la réalité. La connaissance du nouveau peut parfaitement s'allier à cet ensemble, puisqu'elle s'intègre au caractère infiniment dilatable, expansible, reproductible, du système représentatif.

La découverte de la répétition comme mémoire actuelle, comme événement intéressant le mouvement de l'analyse par delà la représentation, pointe vers une autre limite, vers un noyau acentré plus étranger que tout monde extérieur, et entraîne ainsi un déplacement, une redéfinition (un effacement, peut-être) de l'horizon psychanalytique.

Ce n'est pas que la psychanalyse cesse soudain de viser au processus secondaire et de passer par la représentation : comment le pourrait-elle ? Mais que la répétition se révèle au fond comme *le* vecteur à la source et à

la limite de tous les vecteurs du mouvement analytique ouvre à l'autre horizon. Horizon qu'ont osé aborder de rares analystes qui, après Freud, se sont interrogés intensément et concrètement sur la technique et la pratique de l'analyse. Winnicott par exemple, qui tout au long de ses travaux, et spécialement dans un texte fameux sur « l'utilisation de l'objet », mettait de l'avant qu'analyser ne passe pas seulement par un assujettissement à une signification, et que l'interprétation est totalement improductive dans la phase la plus importante de l'analyse.

Certes on dira que Winnicott se référait alors explicitement à l'analyse de patients particuliers qu'il situait, au plan diagnostic, aux confins de la psychose. Mais j'ai toujours cru pour ma part que si les préceptes techniques dégagés par Winnicott à partir de ces cas singuliers ont finalement eu une influence aussi considérable — et quasi universelle — sur la pratique et la pensée de ses contemporains, c'est qu'ils illustraient, plus qu'un supposé diagnostic au demeurant bien contestable, une propriété essentielle du régime acentré auquel la répétition fait écho.

Ce que Winnicott englobait sous le terme d'« informe », ce qu'il rattachait à la notion de jeu, ce qu'il rapportait à un rôle réceptif de l'analyste, voué à la fonction du « soutenir » et du « contenir », je pense qu'on pourrait aujourd'hui en élargir la compréhension en le concevant comme une certaine « systématique » du *Ducharbeiten*. Une systématique que je qualifierais de *sérielle*, en contraste avec la logique *harmonique* — fondée sur un régime centré de représentation — de la démarche interprétative.

Bien que ce ne soit pas ici l'occasion d'apporter les développements que ce concept appelle, j'indiquerai tout de même que « sériel » n'exprime rien d'autre que l'usage qu'on fait de la parole dans n'importe quelle analyse. Parole étalée-reformée, c'est-à-dire parole qui s'actualise, à même le mouvement de la pulsion, entre son étalement et sa reformation, parole où les impératifs du jugement primaire et secondaire sont suspendus, où les vecteurs de la détraduction, du jet de souvenir, du transfert sont désenchaînés, chacun agissant sur son axe pour son propre compte jusqu'à son aboutissement dans la répétition, chacun faisant surgir d'abord le divers et le multiple en suites indéfinies, sans égard pour leur éventuelle représentabilité dans le système du refoulement.

Durcharbeiten ? Non pas d'abord nommer : non pas seulement subordonner les vecteurs de l'analyse à l'harmonie de la représentation : étaler et sérier sur un même ruban de parole *et* interprétation *et* jets de souvenir *et* transfert... : passer de la logique harmonique de la remémoration à la logique sérielle de la répétition : psychanalyser.

Psychanalyser : retrouver, plus que la mémoire, la pensée : tendre vers l'oublié, qui n'est pas psychique : non seulement remémorer le lié ou le délié mais rejoindre, au-delà du psychique, le mouvement réel du dehors.

Fin



NOTES

1. S. Freud, *G.W. X*, 126-136.
2. *Ibidem*, 133.
3. D. Spence, *Narrative Truth and Historical Truth*, New-York, W.W. Norton, 1982.
4. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 70.
5. —, « Note sur l'inconscient », in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 184.
6. —, *G.W. X*, 129 ; traduction inédite de Ghyslaine Charron. Je remercie Ghyslaine Charron pour toutes les formes d'assistance qu'il m'a apportées.
7. —, *G.W. XIII*, 18.
8. —, *G.W. X*, 135 et 136.
9. —, *G.W. V*, 67 ; (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 83.)
10. J. Derrida, *La carte postale*, Paris, Aubier-Flammarion, 1980, p. 408 et 415.